

LES

ANIMAUX SAUVAGES

PAR

Louis Jacolliot

ILLUSTRATIONS

DE

A. LANÇON



PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

7, RUE DU CROISSANT

MARPON & FLAMMARION

RUE RACINE, 26

Droits de propriété et de traduction réservés.



aussi loin. Chacun préleva une tranche de choix sur le dos de l'animal. Le festin fut trouvé excellent et l'on y revint jnsqu'à la dernière grillade. Et voilà comment, cher monsieur, un éléphant mort depuis des siècles m'a sauvé la vie.

— Et la viande était bonne?

— Cela ressemblait assez aux envois de bœuf que l'Amérique du Sud nous expédie par le frigorifique; avec beaucoup de sel ce n'est pas trop mauvais.

— Convenez, docteur, que votre récit doit être également pris avec un léger grain de ce sel.

— Je vous certifie que nous étions plus de vingt à ce banquet proboscidianophagique. Demandez au capitaine, qui a mangé la trompe! *quia nominatur leo!*

LE RHINOCÉROS

Le rhinocéros est après l'éléphant, l'animal le plus monstrueux du globe. Avant de le suivre le long des grands fleuves, dans les marécages, les épaisses forêts, et la profonde solitude de l'Afrique australe, de l'Inde, de Java et de Sumatra, je vais, selon mon habitude, me mettre en règle avec la partie scientifique de ce récit que je désire lui consacrer.

Le rhinocéros, du grec *ῥινοκέρας*, appartient au genre des mammifères de l'ordre des jumentrés.

Certains zoologistes modernes le rangent en outre dans la famille des hyracidés.

Ce genre comprend des animaux pachydermes, ou à peau épaisse, de la seconde division du règne animal de Cuvier, dont les espèces vivantes ne se trouvent actuellement que dans les contrées les plus chaudes de l'ancien monde.

Ces espèces ne sont représentées, dans les zones tempérées et glaciales, que par des débris fossiles.

Les rhinocéros sont des animaux de grande taille variant entre eux par le nombre et par la forme des dents, et remarquables par une ou deux cornes solides adhérentes à la peau et placées sur les os du nez.

Ces cornes sont de nature fibreuse ou cornée et semblent être une réunion de poils agglutinés. Linnée plaçait les rhinocéros dans sa classe des mammifères qu'il a nommé *Bruta*, et il donnait au genre les caractères suivants : corne solide, le plus souvent conique, implantée sur le nez et n'adhérant point aux os. Il n'en admettait que deux espèces qu'il nommait rhinocéros unicornés et rhinocéros bicornés.

Geoffroy Saint-Hilaire n'admet également que ces deux espèces, sous les noms de rhinocéros d'Asie et rhinocéros d'Afrique, et leur donne pour caractères génériques d'avoir : deux ou point d'incisives, de cinq à sept molaires ; des pieds tridactyles à sabots très grands ; une ou deux cornes solides persistantes, coniques et placées sur le nez, n'adhérant point à l'os, mais n'étant qu'une continuation de l'épiderme, et formées de poils agglutinés ; les jambes courtes, les yeux petits, les oreilles peu développées, la tête assez allongée, la peau très épaisse, la queue courte, point de vésicule de fiel, un côlon considérable.

Cuvier leur a donné des caractères tirés des dents, mais on sait que le nombre des incisives varie dans chaque espèce.

Les modifications que présente le rhinocéros de Java par exemple, sont les suivantes : à la mâchoire supérieure l'incisive occupe presque tout l'intermaxillaire : c'est une dent large, épaisse et obtuse. Il ne possède pas de canine. La première mâchelière est très petite, la deuxième, un peu plus grande, est plus petite que la troisième, qui l'est elle-même plus que la quatrième. Les deux suivantes sont de la même grandeur, et la dernière est plus petite qu'elles.

Ces mâchelières se ressemblent par la forme qui est encore la même que celle des tapirs et des dancans : elle se compose de deux collines réunies par une crête à leur côté externe. Cette crête se prolonge postérieurement, et la colline placée en arrière, présente la pointe en forme de crochet qu'on observe sur les molaires des dancans.

La dernière paraît être moins complète ; elle a la forme générale d'un triangle au lieu d'être à peu près carrée, et semble différer des autres, parce qu'elle aurait été privée de leur portion antéro-externe. On y voit encore la colline postérieure avec son crochet, mais l'antérieure ne s'aperçoit plus qu'en partie.

A la mâchoire inférieure l'incisive est une dent conique, droite, pointue et de la nature des défenses, c'est-à-dire qu'elle n'a pas de racine distincte. La canine n'existe point. Les mâchelières vont en augmentant de grandeur de la première qui est fort petite, à la dernière, et toutes sont composées comme celles des dancans, de deux croissants,

dont la concavité est en dedans de la mâchoire, et qui sont réunis par une de leurs extrémités lorsque la dent est parvenue à un certain degré d'usure, mais séparés par une échancrure avant cette époque.

La première de ces dents n'est que rudimentaire comparativement aux autres. L'incisive supérieure est en rapport par son côté externe avec le côté interne de l'incisive inférieure, et ses mâchelières sont alternes.

Telles sont les particularités que l'illustre Cuvier a remarquées sur les dents des rhinocéros, dont le nombre est réparti ainsi qu'il suit : incisives quatre, canines nulles, et vingt-huit molaires.

Il a été prouvé depuis, que le savant n'avait pas tenu compte des petites incisives externes supérieures et moyennes inférieures, que le sujet soumis à son examen avait sans doute perdues par accident.

Les rhinocéros ont les formes lourdes et très massives, la peau sèche, rugueuse, presque dépourvue de poils et tellement épaisse qu'elle semble constituer sur le corps une cuirasse.

La tête est courte de la mâchoire au crâne, triangulaire, à chanfrein un peu convexe. Les yeux sont latéraux, très petits; les oreilles ont la forme de cornet; la lèvre supérieure est plus longue que l'inférieure, et se termine en une légère pointe. Une ou deux cornes selon l'espèce (d'où est venu le nom du genre rhinocéros, du mot grec composé $\rho\acute{\iota}\nu\omicron\chi\epsilon\rho\omega\varsigma$ nez et corne) occupent la ligne médiane du museau, et trois sabots à chaque pied, indiquent le nombre des doigts. La queue est médiocre et grêle. Ils ont deux mamelles inguinales, des intestins très longs; un estomac simple et vaste, un grand cœcum; point de vésicule du fiel.

La colonne vertébrale se compose de dix-neuf vertèbres dorsales, trois lombaires, cinq sacrées, et vingt-deux coccygiennes. Les côtes sont au nombre de neuf dont quatre fausses.

Les cornes ont cela de particulier de n'adhérer qu'au périoste ou aux téguments qui revêtent les os de la face, et d'être formées de fibres qui ne sont pas toujours très adhérentes entre elles, et s'épluchent souvent au sommet comme les soies d'une brosse.

Ces animaux ont les sens lourds et grossiers et le caractère sauvage. Ils habitent les lieux humides et ombragés, aiment à se vautrer dans la fange et se nourrissent uniquement d'herbes et de jeunes branches d'arbres.

Leur vue est fort mauvaise et ne s'étend pas à une longue distance. A trente mètres, j'ai eu l'occasion de l'observer souvent, le rhinocéros ne distingue pas des arbres qui l'entourent un homme qui a la précau-

tion de se tenir immobile ; en revanche il a l'ouïe et l'odorat fort subtils.

La force de ces animaux est extraordinaire et lorsqu'ils sont en fureur, ils brisent tout ce qui tend à leur faire obstacle.

Nous l'avons déjà dit, les espèces vivantes habitent aujourd'hui les contrées les plus méridionales du globe. On ne les trouve plus qu'en Afrique et en Asie, sur les continents ou dans les grandes îles qui en dépendent. Mais il est certain que le monde antédiluvien était autrefois peuplé d'animaux pachydermes non ruminants dont on ne connaît aujourd'hui que les débris, et que parmi eux se trouvaient plusieurs rhinocéros organisés pour vivre dans les climats les plus froids du globe.

On a longtemps confondu, sous le nom de rhinocéros, deux espèces distinctes qui habitent l'une l'Asie, l'autre l'Afrique, et qui sont d'autant plus aisées à distinguer, que la première n'a qu'une corne nasale, et que l'autre en a deux. Buffon donnait encore l'indication qu'on la trouvait à Sumatra et à Java, mais des recherches récentes ont complètement prouvé que ces deux îles avaient en propre des rhinocéros qu'on n'a point observés jusqu'à ce jour dans aucun pays autre que les grandes îles de la Sonde. Enfin, les rapports de quelques voyageurs, non étudiés, non contrôlés encore, font présumer qu'on doit encore distinguer quelques autres espèces vivant en Afrique, mais dont on ne pourra apprécier les vrais caractères que quand un naturaliste sérieux, aura pu les examiner.

Nous diviserons les rhinocéros actuellement vivants en deux classes :

Les rhinocéros à deux cornes nasales ;

Les rhinocéros à une corne nasale.

Parmi les rhinocéros à deux cornes nasales, se trouve en première ligne le *rhinocéros africain* ou *rhinocéros bicorné*.

Ce rhinocéros qui vit principalement dans les marais de la Nubie et de l'Abyssinie n'a que peu de plis à la peau. Ses mâchoires n'ont point d'incisives, et sa taille, selon l'âge, atteint de quatre à cinq mètres de longueur sur environ deux mètres de hauteur.

Il a les yeux très petits et très enfoncés, les cornes coniques, la première longue d'environ soixante à soixante-dix centimètres, la seconde beaucoup plus petite ; sa peau est presque complètement privée de poils, quelques soies bordent les oreilles et terminent la queue. Il affectionne le voisinage des grands bois, des rivières, des marécages, et surtout les lieux où croît une espèce d'acacia d'Afrique dont il est extrêmement friand :

Vient ensuite : le rhinocéros bicorné de Sumatra ou *rhinocéros Sumatranus*.

Ce rhinocéros qui vit dans la grande île de Sumatra est l'animal que Marsden a désigné sous le nom d'Abudah, mot qui dérive sans aucun doute d'Abadah, nom qui dans la plupart des langues asiatiques est donné au rhinocéros indien.

Sir Raffles, dans le catalogue de la collection qu'il a fait à Sumatra, décrit cette espèce assez longuement sous le nom malais de Badak. Il dit que les naturels nomment aussi Tunn, un animal qui vit dans l'intérieur de l'île et qui n'est point encore connu ; qui ressemble parfaitement par les formes au rhinocéros de Sumatra, excepté qu'il n'a qu'une corne comme le rhinocéros indien, tandis que son congénère de Sumatra en a deux.

Ce nom de Tunn est, il est vrai, donné par quelques peuples malais au tapir ; mais il ne saurait en ce cas être question de cet animal, car à Sumatra le tapir est connu, il reçoit, dans certaines provinces, le nom de Gindol et dans d'autres celui de Babi-Alu.

Tout porte donc à croire que l'île de Sumatra possède une seconde espèce de rhinocéros unicolore qui n'est pas encore connue des naturalistes.

Le rhinocéros ordinaire de Sumatra a la peau d'un brun foncé, et recouverte d'une grande quantité de poils. La queue est aplatie et garnie de poils en dessus et en dessous.

Les deux mâchoires présentent quatre incisives mais celles d'en haut ne se font remarquer que pendant le jeune âge, parce que les antérieures tombent à une certaine époque de la vie.

Les mâchelières ne diffèrent en rien de celles des autres espèces.

Ce sont là les seules espèces de rhinocéros à deux cornes qui sont connues, et l'on peut presque affirmer aujourd'hui qu'il n'en existe pas d'autres.

Les rhinocéros à une seule corne sont beaucoup plus nombreux.

La Nubie en possède une espèce que M. Cherubini décrit de la manière suivante :

« Le rhinocéros est après l'éléphant, le plus puissant des animaux terrestres. On donne généralement à celui de Nubie, de douze à quinze pieds de longueur sur six à sept de hauteur. Il porte sur le nez une corne longue d'environ trois pieds, arme terrible qui protège ses parties antérieures et la tête, seul endroit vulnérable de cet énorme quadrupède.

« Le reste du corps est revêtu d'une sorte d'armure de couleur brune

d'une dureté à toute épreuve, et généralement impénétrable, à l'exception toutefois du tissu intérieur des plis formés aux jointures ou principales articulations pour faciliter les mouvements de l'animal.

« Cette peau d'une légère couleur de chair est, en cet endroit de même que sous le ventre, plus facile à entamer, mais à l'extérieur elle est insensible, inerte, inflexible, ainsi qu'une écorce âpre et rude. Cette enveloppe des rhinocéros ressemble assez à un appareil composé de parties assemblées, comme autant de pièces diverses d'une armure qui recouvre son dos, ses flancs, ses cuisses.

« Cuirassé de la sorte, il n'a rien à redouter, ni de la balle du chasseur, ni de la griffe du tigre ou du lion, et s'il est vrai, comme on l'a avancé, qu'il livre des combats furieux aux plus grands éléphants, il peut éventrer son gigantesque rival et lui faire une blessure mortelle ; mais s'il manque son coup, la lutte ne saurait être égale, et il succombe infailliblement sous le poids énorme de l'éléphant qui le terrasse et le tue.

Le rhinocéros est d'un caractère assez généralement paisible, comme la plupart des animaux qui vivent de végétaux, et chez lesquels l'instinct de la férocité n'est pas développé par la soif du sang. Il n'attaque pas sans motifs, mais il est vrai que son humeur inquiète et farouche le rend très irritable, et à la moindre provocation il entre facilement dans une fureur aveugle qui ne connaît plus de bornes.

« Alors son grognement, sourd d'ordinaire, comme celui des porcs, devient soudain un cri aigre ; il part, avec la rapidité d'un trait, droit devant lui, renverse tous les obstacles, déracine les arbres, laboure la terre avec sa terrible défense, et assouvit sa rage sur tout ce qu'il rencontre. Il déploie une violence et une promptitude de mouvement qui le rendent très redoutable.

« On peut cependant l'éviter facilement en le voyant venir : si dans sa course rapide et directe il dépasse son ennemi, il ne se retourne qu'avec lenteur et lui laisse le temps d'échapper à ses poursuites.

« Sans intelligence, le rhinocéros joint à ses emportements déréglés un naturel brusque et farouche qui fait désespérer de le dompter.

« Cependant, certaines relations affirment qu'en Abyssinie on l'élève au travail, et qu'on le soumet comme l'éléphant au service domestique. Les nègres font grand cas de sa chair. »

A propos des luttes entre rhinocéros et éléphant, le même écrivain s'exprime ainsi :

« Rien ne semble justifier l'inimitié qui est assez généralement pré-

sumée exister entre ces deux puissances les plus colossales parmi les êtres terrestres. Cette opinion pourrait bien ne reposer sur d'autre fondement que la tradition des combats de cirque à Rome, où la frénésie pour les spectacles sanguinaires mettait souvent aux prises les animaux comme les hommes qui avaient le moins de motifs d'animosité ou de rivalité mutuelle, et qui par leur nature paraissaient très peu portés à s'entre-tuer. »

Nous aurions une foule de remarques et d'observations à faire sur ce passage de M. Cherubini; signalons-les pour les retrouver quand nous arriverons à la partie pittoresque de notre récit.

Ainsi, les combats furieux que le rhinocéros livre à l'éléphant ne sont pas à affirmer sous forme dubitative. Le rhinocéros est une brute qui court sur l'éléphant dès qu'il l'aperçoit. Il ne semble pas avoir comme les autres animaux l'intelligence de mesurer la force et de ne pas s'attaquer à plus puissant que lui.

Ces combats ne sont pas un écho des cirques de Rome. J'en donnerai bientôt la preuve.

D'un autre côté, les relations qui représentent le rhinocéros comme domestiqué dans certaines contrées d'Abyssinie, sont parfaitement exactes. Nous indiquerons comment s'y sont pris les Abyssins pour assouplir le terrible pachyderme et s'en servir comme d'un animal de trait.

Il n'est pas très juste de dire que le rhinocéros est d'un caractère assez paisible comme la plupart des grands animaux qui vivent de végétaux et chez lesquels le besoin de sang ne stimule pas la fureur.

Le buffle qui n'est qu'herbivore est aussi dangereux dans les forêts de l'Inde que le tigre du Bengale; plus dangereux même, car si ce dernier passe parfois en dédaignant sa proie, il n'y a pas d'exemple que le buffle, dans son aveugle et brutale fureur, ne se soit pas précipité, avec rage, sur tous les êtres vivants qui passent à sa portée.

L'éléphant n'est également que frugivore et herbivore. Cela n'empêche pas qu'il ne fait pas bon le rencontrer à l'état sauvage.

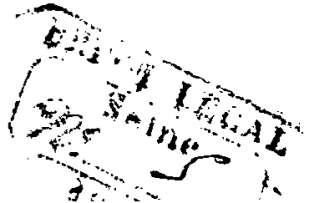
Non, le rhinocéros n'est point doux, n'est point paisible; son mode de nourriture ne signifie absolument rien, c'est une brute que l'aspect du moindre animal, et à plus forte raison de l'homme, met en fureur.

Parmi les rhinocéros unicomnes nous comptons encore le rhinocéros des Indes, rhinocéros indien.

Il possède une seule corne sur le nez; la peau est marquée de sillons profonds, en arrière des épaules et des cuisses; chaque mâ-



Certains chasseurs .. d'un seul coup de lance porté au cœur, le blessent mortellement. (Page 416.)



choire a deux fortes incisives ; la tête est raccourcie et triangulaire ; les poils, qui sont en petit nombre, sont raides, grossiers et lisses, et revêtent la queue et les oreilles ; les yeux sont fort petits, la peau est très épaisse, à peu près nue et de couleur gris foncé violâtre, sa taille est de neuf ou dix pieds en longueur ; sa vue est faible, mais son ouïe est très fine ; la femelle ressemble parfaitement au mâle, elle ne fait qu'un petit et porte neuf mois.

Le rhinocéros des Indes, bien que d'un naturel grossier et sauvage comme ses congénères d'Afrique et de Sumatra, peut s'appivoiser et s'habituer à la domesticité.

On en a vu dans les ménageries d'Europe qui avaient été pris jeunes et étaient généralement assez doux. Il n'en est pas de même quand on les prend dans un âge un peu avancé : il reste d'une intraitable sauvagerie, et les meilleurs traitements, pendant de longues années, n'amènent pas le moindre changement dans leur caractère ; ils restent jusqu'à leur mort indomptables et féroces.

En captivité, cet animal mange volontiers du sucre, du riz, du pain, tandis qu'à l'état de liberté il ne recherche guère que les herbes, les racines qu'il déterre et les pousses des jeunes arbrisseaux.

On ne le rencontre plus dans l'Inde que dans les contrées intérieures arrosées par le cours inférieur du Gange et du Brahmapoutra. Là, à l'abri de toute attaque de l'homme, au milieu d'interminables marécages, il vit à son gré dans la vase pestilentielle des Saouderbounds.

A l'époque où le riz est en vert, il remonte vers les plaines plus élevées des environs de Dacca, et là il dévaste les rizières, car il est fort friand des jeunes pousses de cette plante. On est obligé de le faire chasser par des éléphants dressés à cet effet et qui engagent avec lui des combats à mort.

Je raconterai bientôt une de ces luttes, qui est bien la chasse la plus étrange et la plus émouvante qui se puisse voir.

Après le rhinocéros des Indes vient le rhinocéros de Java, rhinocéros Javanicus, ou encore rhinocéros Sondaicus, c'est-à-dire rhinocéros de la Sonde.

Nous devons à Canien la première description exacte du rhinocéros de Java qui ait été donnée ; elle est encore de tout point exacte aujourd'hui.

« L'espèce de Java, dit le grand naturaliste, paraît être une des moins grandes : sa longueur, de la base des oreilles jusqu'à l'origine

de la queue, est de six pieds; celle de sa tête, du bout du museau à la base des oreilles est de deux pieds, et sa queue a plus d'un pied.

« Le rhinocéros n'a qu'une seule corne qui paraît située plus près des yeux que l'antérieure des bicornes, mais non pas entre les yeux comme la postérieure de ces derniers. Dans l'individu qui est au musée, cet organe est tout à fait usé, arrondi par le frottement et saillant à peine à douze ou quinze lignes; les incisives supérieures sont au nombre de quatre chez les jeunes, deux dans chaque intermaxillaire, très rapprochées l'une de l'autre. Alors elles sont petites et presque cylindriques; bientôt elles tombent et ne sont remplacées chez les adultes que par deux dents longues d'arrière en avant, minces de dehors en dedans, sortant à peine des gencives dont le tranchant est émoussé et arrondi, et qui sont apposées à la partie antérieure des longues incisives inférieures. La peau est plissée sous le cou, au-dessus des jambes, en arrière des épaules et à la cuisse.

« Le pli des épaules embrasse tout le corps, ceux des jambes sont de toute la largeur de ces organes, les autres finissent insensiblement avant d'arriver à la limite du corps, vers laquelle ils se dirigent.

« Le caractère le plus remarquable se trouve dans les tubercules, pour la plupart pentagones, dont la peau est en grande partie revêtue : on la dirait couverte d'écaillés, bien que ces tubercules ne soient que des éminences épidermiques, qui laissent leur empreinte sur la couche générale de l'enveloppe tégumentaire.

« Les seuls poils qu'on aperçoive sur le corps prennent naissance dans une dépression qui occupe le centre de ces mêmes tubercules, et ces poils, de couleur noire, sont beaucoup plus fournis en deux endroits seulement, sur le bord des oreilles et au-dessus, comme en dessous de la queue qui est comprimée. »

Telles sont à peu près les différentes espèces vivantes de rhinocéros. Certaines contrées de l'Afrique, de Sumatra, de Java, mal explorées encore, cachent-elles d'autres variétés de ces animaux. Les récits de quelques voyageurs, nous l'avons dit, tendraient à le faire croire, mais la science ne pourra se prononcer que quand les sujets pourront être offerts à son examen.

Les fouilles géologiques nous ont révélé plusieurs espèces de rhinocéros fossiles dont nous devons dire quelques mots pour terminer cette notice scientifique.

On sait que l'on nomme fossiles les restes de corps organisés que l'on trouve dans les dépôts sédimentaires de l'écorce terrestre

et qui remontent à une très haute antiquité. Ces débris appartiennent à toutes les divisions du monde animé : végétaux, mollusques, crustacés, polypiers, reptiles, oiseaux, mammifères et homme ; et le nombre des espèces qu'on a découvertes jusqu'à ce jour, s'élève à environ *vingt-cinq mille*.

On compte quatre espèces de rhinocéros fossiles.

1° *Le rhinocéros à narines cloisonnée*. C'est le *rhinocéros Tichorhinus* de Cuvier.

La taille de cet animal, aujourd'hui disparu du globe, était plus considérable que celle du rhinocéros d'Afrique ; sa tête est très allongée et a dû supporter deux cornes très longues, à en juger par deux disques remplis d'inégalités qui existent sur le crâne ; les os du nez rabattus en avant, forment une large voûte soutenue par une cloison verticale moyenne, qu'on n'observe point chez les espèces vivantes ; un poil abondant semble indiquer que ce rhinocéros vivait dans les contrées les plus froides.

On en a trouvé en 1771 dans les glaces de la Sibérie un cadavre presque entier, avec sa peau, son poil et sa chair.

De grandes quantités d'ossements de cet animal, ont été découverts en plusieurs lieux de l'Europe, et notamment en France.

2° *Le rhinocéros à narines simples*. C'est le rhinocéros *Leptorhinus* de Cuvier.

On le nomme aussi *rhinocéros Cuvieri*, rhinocéros de Cuvier, en l'honneur de ce naturaliste de génie, à qui on doit la reconstitution des plus importants fossiles, en même temps qu'il posait les bases des sciences paléontologiques.

Cette espèce a deux cornes, comme la précédente ; elle en diffère, en ce que ses narines ne sont pas cloisonnées, et que ses proportions sont plus grêles ; les os du nez sont beaucoup plus minces ; son port était plus élancé, ses formes moins massives et elle devait ressembler assez à celle du rhinocéros d'Afrique.

Cette espèce éteinte a dû habiter l'Europe méridionale, car on ne trouve ses ossements qu'en Italie.

3° *Le petit rhinocéros*. C'est le *rhinocéros minutus* de Cuvier.

Cette espèce était trop petite, ses caractères distinctifs consistent dans les incisives, qui sont de la même forme que celles du cochon ordinaire. Ses ossements ont été trouvés à soixante pieds sous terre, enfouis avec des débris de crocodiles et de tortues à Saint-Laurent, près Moissac.

4° *Le rhinocéros à incisives.*

C'est le *rhinocéros incisivus* de Cuvier.

Cette espèce se distingue par ses incisives. On a recueilli de ses dents en Hongrie ; Camper en a trouvé en Allemagne.

On ne peut confondre ce rhinocéros, ni avec le rhinocéros à narines cloisonnées de Pallas, ni avec le rhinocéros à narines simples de Cuvier, ces deux derniers n'ont, l'un et l'autre, point d'os intermaxillaires susceptibles de telles incisives.

Les débris rencontrés à ce jour n'ont pas permis de reconstituer d'autres espèces.

Quand on examine les différentes espèces de rhinocéros qui habitent encore notre globe, on est frappé des traits de ressemblance qu'on observe entre leurs narines et celles des tapirs et des sangliers. Il y a même entre eux de grandes analogies dans les formes, dans l'extrémité des sens et dans le caractère.

Il semblerait qu'ils fassent partie d'une famille demi-aquatique, car on sait que ces animaux aiment tous à se vautrer dans les bourbiers les plus fangeux.

La grande étendue de leur odorat, la finesse de leur ouïe, contrastent fortement avec la faiblesse de leur vue, la rudesse de leur goût et l'insensibilité de leur toucher.

Tous ont une peau très épaisse garnie en dessous d'un tissu cellulaire graisseux ; la forme de leur corps est grossière et mal dessinée, au lieu de poils, ils portent des soies raides et clairsemées. Tous appartiennent à des espèces voraces qui vivent de racines, de fruits, de jeunes rejetons d'arbres.

L'insensibilité de leur tact est surtout remarquable ; mais ils en sont dédommagés par un organe du toucher, placé vers l'extrémité de leur museau.

Le tapir possède un rudiment de trompe, le rhinocéros a les lèvres avancées et très mobiles, le sanglier a son groin ou boutoir. Tous ont des yeux petits et faibles qui ne voient guère que devant eux, tous ont des sabots, tous craignent la sécheresse et l'extrême chaleur, se roulent dans la fange et nagent avec facilité. Leurs habitudes sont en général fort brutes, leurs mœurs dures et grossières ; ils sont furieux et indomptables au temps du rut.

Le rhinocéros met de quinze à vingt ans à croître, ce qui fait que la limite extrême de sa vie ne peut guère dépasser quatre-vingt à quatre-vingt-dix ans.

Il ne paraît pas que les rhinocéros fussent connus d'Aristote et des anciens grecs. Pline et Strabon en ont fait mention les premiers, car on n'en vit en Europe que trois siècles après Alexandre, lorsque Pompée en fit paraître à Rome dans ses triomphes. On en montra ensuite plusieurs dans cette capitale du monde ancien jusqu'au temps d'Héliogabale.

On les faisait combattre contre les éléphants dans les cirques, et ce spectacle plaisait beaucoup à la populace. On n'en vit plus ensuite que dans les âges modernes, où on en amena en Europe en 1513, 1685, 1739, 1748.

Celui de la ménagerie de Versailles, dont on conserva la dépouille au muséum du Jardin des Plantes, fut amené en 1770.

Des rhinocéros sont figurés sur des médailles de Domitien, et sur les anciens pavés de Préneste.

On en a amené un à Londres en 1739, qui venait du Bengale. Son voyage avait coûté près de vingt mille francs, quoiqu'il n'eût que deux ans. On lui donnait pour nourriture sept livres de riz, trois livres de sucre par jour, du foin et de l'herbe fraîche autant qu'il pouvait en désirer. Il buvait énormément, il était assez calme à moins qu'on ne l'irritât ou qu'il eût faim : dans ce cas, il sautait avec fureur, poussait des hurlements affreux et frappait de sa corne contre les murailles de sa cage.

Quoique son aspect parût lourd, il s'agitait très brusquement et se montrait fort impatient. D'après les mémoires de sa traversée, il était de la taille d'une jeune vache.

Voici la description qu'en donne Parsons :

« Son corps était long et épais, sa tête massive, ses yeux fort petits, et ses narines basses. Sa lèvre supérieure était extensible et mobile à volonté, il pouvait saisir avec elle presque tous les objets, sa langue était douce, ses épaules larges et fortes, son cou court, son regard morne et stupide, son ventre gros et pendant presque à terre, ses jambes épaisses, massives. Sous les plis, sa peau était tendre et de couleur chair, mais celle du reste du corps était couverte de tubercules et de durillons. »

L'habitude du rhinocéros de se rouler constamment dans la fange et de se baigner plusieurs fois par jour, ramollit considérablement la peau dans les plis intérieurs et rend cette dernière plus accessible à la balle ou à la flèche dans les parties qui ne sont pas protégées par la cuirasse naturelle de la peau extérieure. L'animal est souvent rongé

par des insectes qui s'installent entre les plis de la peau, et y déposent leurs larves. De là, ce besoin constant de se frotter et de se rouler dans la fange.

Ses intestins sont fort vastes, ils ressemblent à ceux du cheval, et son estomac à celui du cochon, la forme de ses excréments se rapporte à ceux du cheval.

Les cornets du nez sont fort vastes et communiquent avec des sinus nombreux, comme dans tous les animaux de la même famille; aussi leur odorat est extrêmement délicat. Mais la cavité du cerveau est fort étroite, à ce point que cette bête si puissante, qui pèse autant que trente-cinq à quarante hommes, n'a cependant que le tiers de la cervelle d'un seul homme; il ne faut pas chercher ailleurs la cause de leur stupide brutalité.

Ses yeux, placés très bas, sont enfoncés, petits, ternes et inanimés; ils n'expriment rien autre que la plus complète imbécillité.

La chair du rhinocéros est grossière et fibreuse, mais elle ne manque pas de saveur; elle est rouge comme celle du bœuf et a un peu le goût de celle du porc, elle fait d'excellent bouillon.

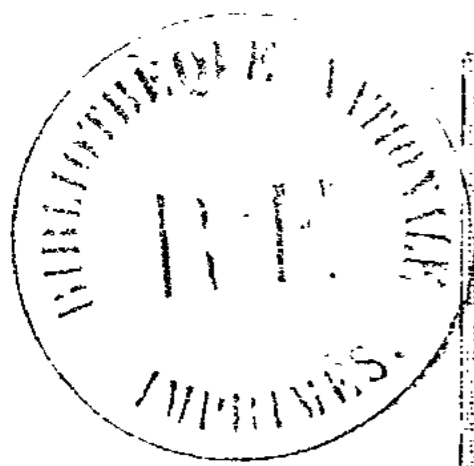
La chasse du rhinocéros se fait de plusieurs manières. J'indiquerai bientôt comment on s'empare de lui à Sumatra et au Bengale, d'après ma propre expérience. Les Hottentots tâchent de le surprendre pendant son sommeil, et le couvrent de flèches lui faisant d'un seul coup le plus de blessures possibles, puis ils se sauvent dans les broussailles et se cachent pour échapper au terrible réveil de l'animal; ils le suivent alors à la trace de son sang jusqu'à ce qu'il tombe de faiblesse et d'épuisement.

La peau de cet animal, quoique fort dure, n'est pas à l'épreuve des sagaies des Africains, qui savent très bien l'atteindre dans les endroits vulnérables. Il est très dangereux de s'exposer à la rencontre de cet animal; il se précipite sur le chasseur avec furie, le renverse, le perce de sa corne, et l'écrase en le piétinant sous ses pieds.

Comme il a le nez très bon, il faut éviter de se mettre sous le vent, car alors il remonte le vent et marche droit à son ennemi.

Cependant, comme sa vue est très bornée et qu'il se retourne difficilement, les Abyssins, qui sont très lestes, évitent sa rencontre en faisant un crochet.

Certains chasseurs de cette nation, que l'on nomme *bekrouypers*, se glissent dans sa bauge en rampant, et d'un seul coup de lance porté au cœur, le blessent mortellement. D'autres, qu'on nomme



Le rhinocéros rend en Abyssinie les mêmes services que le bœuf. (Page 423.)

agageurs, c'est-à-dire coupe-jarrets, s'en rendent maîtres de la façon suivante :

Ils partent à deux sur un cheval qui leur servira à s'échapper dans le cas où ils viendraient à manquer leur coup. Quand ils approchent du lieu où le rhinocéros s'est remisé, ils quittent leur monture qui, bien dressée, restera immobile à attendre ses maîtres, et ils se rendent à la bauge du rhinocéros ; l'un se cache de côté en tenant à la main un sabre bien effilé, l'autre se présente de face et excite l'animal avec une longue lance.

Tandis que le grand quadrupède se lève furieux, s'arrête un mo-

ment pour fixer son adversaire avant de s'élancer sur lui, ce dernier fait un crochet rapide et s'échappe dans les broussailles, tandis que son compagnon met à profit le léger temps d'arrêt que prend le rhinocéros pour lui couper en deux coups de sabre, rapides comme l'éclair, les tendons des talons.

L'animal tombe sur le coup, veut essayer de se relever, de marcher; impossible, ses jarrets lui refusent tout usage. C'est en vain qu'il essaie de se traîner à l'aide de ses jambes de devant, tous ses efforts sont impuissants, et il ne peut que se rouler sur le sol, en creusant à coups de corne de longs sillons dans la terre. Les deux chasseurs reviennent alors sur lui et le tuent facilement.

Comme le rhinocéros fait une grande consommation de végétaux et d'eau, il ne peut demeurer que dans les lieux qui en sont abondamment pourvus. Il mange plus de cent quatre-vingts livres de nourriture par jour et boit plus de cent cinquante litres d'eau.

Il marche d'ordinaire tête baissée, labourant la terre avec sa corne, déracinant les arbres et jetant les pierres les plus grosses derrière lui. Quand il court, il porte la tête sur le côté, la queue dressée comme un taureau en furie.

Les femelles portent des cornes comme les mâles et sont de la même taille qu'eux, à ce point que l'aspect extérieur ne les distingue pas les uns des autres.

Les Africains et même les Asiatiques font le plus grand cas des cornes de cet animal, car elles passent parmi eux pour un antidote excellent contre les poisons.

D'après eux, les tasses que l'on fait avec cette matière ont la propriété de rendre inoffensives les liqueurs les plus venimeuses. Par contre, les manches de poignards, de sabres, de couteaux qu'on en fait donnent de la sûreté à la main. On ne manque jamais son homme avec une pareille arme.

Le sang de l'animal sert en Nubie et en Abyssinie à préparer des filtres destinés à une foule d'usages; ils guérissent les fièvres, les morsures de serpent, les blessures faites à la guerre. Quant aux dents et aux ongles des sabots, on en fait des gris-gris à ce point efficaces qu'ils préservent ceux qui les portent des fâcheuses rencontres, des méchantes aventures et même de la mort. A Siam, ces cornes sont tellement précieuses que le souverain de ce pays en envoya six à Louis XIV, comme étant ce qu'il y avait de plus rare dans ses États.

Il est un point sur lequel naturalistes et voyageurs ne sont point d'accord, c'est sur la question de savoir s'il est vrai qu'en Abyssinie le rhinocéros a pu être domestiqué et employé aux mêmes usages que le bœuf. Chardin est le premier qui ait rapporté le fait; mais, depuis, il a été souvent contredit. Nous ignorons si le fait est vrai pour la Nubie. Nous devons dire dans quelles circonstances nous avons été à même d'en recueillir la preuve.

A l'extrémité de la frontière méridionale de l'Égypte se trouve une vaste contrée qui longe le Nil, habitée par des populations de race berbère. Ces peuples se sont maintenus là malgré toutes les vicissitudes qui, depuis des siècles, ont pesé sur le pays. Refoulée tantôt par des envahissements au midi, tantôt par les conquérants de l'Égypte au nord, et les nomades des déserts à l'ouest et à l'est, cette race a été protégée surtout par l'aridité des rochers qu'elle habite; ses vainqueurs ne furent jamais tentés de lui disputer la propriété d'un sol aussi ingrat.

Elle habite entre les première et deuxième cataractes du Nil, entre Allonan et Senurch, et a conservé le type qu'on se fait des vieux Égyptiens. Elle porte le nom de Barabra.

La taille des Barabras est svelte et élancée, leurs membres sont généralement bien proportionnés, mais parfois grêles et amaigris, leurs jambes légèrement arquées révèlent l'habitude chez les deux sexes de s'asseoir dans la position accroupie de l'enfance, dans la posture que nous représentent les bas-reliefs antiques. Ils ont la peau très douce, la barbe rare, et la chevelure abondante.

Chose étrange, chez eux toute la sève paraît se porter vers la tête, dont la chevelure épaisse, sans cependant être laineuse semble une protection naturelle donnée à l'homme de ces climats contre les rayons perpendiculaires du soleil des tropiques.

Ils activent le développement de cette masse chevelue, et la rendent plus compacte à l'aide d'une sorte de pommade mêlée de graisse et de girofle. Cette coiffure, qu'ils dirigent avec art, est encore la même que celle que l'on trouve reproduite sur tous les monuments de l'antiquité. Il est impossible de ne pas voir là un fait perpétué par la tradition. La couleur de la peau chez les femmes Barabras, moins brune que celle de l'homme, présente une nuance jaunâtre que les peintures anciennes ont exagérée, mais qui est restée la même à travers les âges, preuve de la conservation de la race.

Ces femmes des bords du Nil font encore usage d'une sorte de

collyre d'antimoine pulvérisé, qu'on appelle koël, dont elles se noircissent les cils, et qui sert à prolonger par une fente apparente l'ouverture de l'œil, genre de beauté qui a toujours été apprécié dans ces contrées.

Elles ont conservé l'habitude de se teindre les ongles et les mains et de se faire des dessins sur les bras et le menton au moyen d'une plante appelée *henné*.

Leurs parures consistent en colliers et bracelets, dont elles s'ornent le cou, les bras et les jambes, et en anneaux qu'elles portent aux mains. Quelquefois, elles se les passent dans une des narines du nez; mais cet ornement paraît être réservé aux femmes de certaines classes de la population, car on le voit très rarement porté.

Les enfants vont généralement nus, jusqu'à l'âge de la puberté, époque à laquelle on leur fait porter une sorte de ceinture du nom de rabau, de laquelle pendent des lanières de cuir ou des tresses de fil ornées de coquillages; on les couvre d'amulettes et de gris-gris, destinés à les préserver des maladies de l'enfance.

Le costume des hommes se réduit à une large chemise de toile ou de laine, pour l'intérieur de l'habitation. Quand ils sortent, ils se drapent une pièce d'étoffe sur les épaules et autour du corps, à l'instar de la toge antique.

La plupart portent pour armes une lance et un poignard, dont la gaine est attachée au bras gauche.

Par suite de leur isolement, les Barabras conservèrent leurs mœurs et leurs caractères particuliers. Leur probité et leur fidélité à toute épreuve, sont encore vantées aujourd'hui, au Caire aussi les emploie-t-on de préférence aux Arabes leurs voisins, pour tous les postes de confiance, tels que la garde des bazars, des maisons, des harems.

Ils sont à l'Égypte ce que sont à la France les Savoyards et les Auvergnats, et à l'Espagne les Galliciens, moins les formes extérieures du corps cependant: car dans leur manière d'être, leur port habituel, ils ont quelque chose d'efféminé, qu'on ne rencontre pas dans le nord de l'Égypte, mais qu'on trouve au plus haut degré chez la plupart des populations plus méridionales des rives du Nil.

Les passe-temps des Barabras sont les récits des conteurs ou rhapsodes qui improvisent des chants sur les vieilles légendes héroïques du pays, en s'accompagnant d'une lyre à six cordes, de tout point semblable à celles qu'on trouve dans les hypogées. Les Barabras ont un attachement singulier pour leur sol, ils ne s'en éloignent qu'avec regret et

jamais sans esprit de retour. Ils n'ont aucune disposition pour le commerce, et quand la nécessité les force à quitter leur pays, ils remontent le Nil, s'en vont au Caire, à Alexandrie, exercer les professions de portefaix, commissionnaires, hommes de peine, mais dès qu'ils ont amassé quelque petit pécule, ils se hâtent de revenir dans leur pays pour s'y marier et ne plus le quitter.

Au point de vue ethnographique, ce peuple ne ressemble en rien à l'Arabe et ne s'est jamais fondu dans les races différentes, qui ont occupé les rives du Nil.

Cette fixité dans les mœurs et toutes les ressemblances frappantes entre les coutumes actuelles des Barabras et les anciennes mœurs de l'Égypte relevées par Champollion le jeune, m'avaient inspiré le plus vif désir d'aller visiter cette curieuse contrée. Je profitai d'un voyage que je fis en Égypte il y a quelques années pour donner satisfaction à ce désir. J'étais aussi attiré par le désir d'enrichir mes collections zoologiques d'animaux rares dont la contrée est abondamment pourvue.

En effet, outre les grands quadrupèdes, tels que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, on trouve encore en Nubie, le lion, la panthère, la girafe, l'autruche, l'ours, la hyène, l'onagre, le zèbre, la gazelle, l'antilope, le fennec avec oreilles immenses, la civette, l'ichneumon, de grandes quantités de babouins et de cynocéphales. Les oiseaux, les reptiles, les insectes les plus divers y pullulent, c'est une riche terre pour le naturaliste.

Je louai donc une dabieh au Caire, sorte d'embarcation assez vaste, munie d'une cabine, dont on se sert pour les voyages sur le Nil. Ce qui n'avait pas peu contribué à me décider à ce voyage, c'est que j'avais avec moi un domestique nubien qui me servait depuis plusieurs années dans l'Inde. Il se nommait Amoudou et était d'une fidélité à toute épreuve, et ce qui le rendait doublement précieux pour moi, c'est qu'il parlait non seulement l'arabe, mais encore tous les dialectes en usage le long du Nil.

Dans son enfance, il avait suivi son père, qui était conducteur de caravanes, d'Égypte en Abyssinie.

J'avais formé le projet d'aller d'abord jusqu'à Assouan et Philé, où se trouve la première cataracte, et où commence le pays des Barabras. Une fois là, les circonstances devaient décider de la suite à donner à mon voyage.

Assouan est à environ cent soixante-quinze lieues du Caire, et en

ne voyageant pas la nuit il me fallait de vingt-cinq à trente jours pour remonter le Nil. Je n'avais guère que trois mois à consacrer à ce voyage, et si le retour devait s'effectuer beaucoup plus vite, six semaines de séjour ne devaient pas être de trop pour étudier la contrée que je désirais visiter.

Je ne décrirai pas mon voyage le long du Nil, j'ai sur ce sujet des notes complètes que je me propose de publier, et qui seront mieux à leur place dans un volume spécial de voyage. Cependant, je dois dire que j'ai passé sur le grand fleuve égyptien trois des mois les plus heureux de ma vie.

Ce pays plein de ruines et de souvenirs fait réellement rêver : Gizeh, Medinet, Mimieh, Melaoui, Mansalout, Tahtoh, Girgeh, Kévéh, Esvé, Edfon, Assouan, autant d'étapes de cette vieille terre des Pharaons, qui avec leurs colonnes tronquées, leurs sphinx rêveurs, leurs temples antiques, nous font songer à cette civilisation qui dort d'un éternel et mystérieux sommeil sur les rives du fleuve, père nourricier de l'Égypte.

Quelle moisson abondante d'observations diverses n'ai-je pas faite dans cette vieille contrée dans laquelle l'antique Égypte semble s'être conservée vivante encore.

C'est bien au-dessous d'Assouan et de la première cataracte que j'ai été témoin du fait que je désire faire connaître à propos du rhinocéros.

Un jour je faisais la sieste dans la petite cabine de ma dabieh, lorsque je fus assailli par de grands cris poussés sur le rivage par des enfants Barabras, et au même instant, Amoudou pénétrait près de moi.

— Qu'y a-t-il? fis-je à mon Nubien.

— Venez voir, maître, me répondit-il, venez voir la mauvaise bête apprivoisée.

— Quelle mauvaise bête?

— La mauvaise bête qui a une longue corne sur le nez.

Je quittai l'embarcation et je gagnai la terre ferme, une simple planche unissait ma dabiah au rivage. Quel ne fut pas mon étonnement d'apercevoir un rhinocéros, conduit par une troupe d'Abyssins, qui accomplissait des tours ni plus ni moins qu'un chien dressé.

Il se levait sur ses pattes de derrière, se couchait, se relevait, dansait au commandement, en poussant quelques petits grognements qui n'avaient rien de terrible; je m'empressai d'interroger ses conduc-

teurs, et tous m'affirmèrent à différentes reprises que le rhinocéros était domestique dans le sud de l'Abyssinie, et qu'il rendait dans ce pays les mêmes services que le bœuf.

L'HIPPOPOTAME

L'hippopotame des deux mots Grecs ἵππος ποτάμος, cheval de rivière, est un mammifère que Cuvier range dans la seconde famille des pachydermes.

Le contraste de ce nom « cheval de rivière » avec la physionomie de l'animal a entraîné dans une foule de contradictions la plupart des auteurs qui en parlèrent sans l'avoir vu, par la nécessité où ils se crurent de lui donner quelques traits qui rappelassent le cheval.

Ainsi, Hérodote lui donne une queue de cheval, Aristote une crinière, la taille d'un âne et le pied bisulce. Pline ajoute qu'il est couvert de poil comme le veau marin.

Ce qu'il y a de plus plausible sur l'étymologie du nom de cet animal, c'est, comme l'a observé Diodore de Sicile qui a donné de cet animal la meilleure description entre tous les anciens, qu'il lui sera venu de la ressemblance de sa voix avec le hennissement du cheval.

Un grand nombre de voyageurs, entre autres, Merolla, Sebanter et Adanson, sont d'accord pour attribuer ce son de voix à l'hippopotame. Ce dernier même prétend qu'elle est si forte qu'on l'entend très distinctement à un bon quart de lieue.

D'après Prosper Alpin, c'est l'opinion populaire des gens de l'Égypte, et un passage d'Abdallatif nous montre que cette opinion était encore répandue dans la contrée à une époque où cet animal devait être encore très fréquent dans les rivières du Delta du Nil.

Cependant, je suis porté à croire que les hippopotames ne furent jamais bien nombreux sur le cours inférieur de ce fleuve, entre les cataractes et la mer, car on ne rencontre guère la figure de cet animal dans les hiéroglyphes de l'Égypte, il n'est même pas sûr qu'on puisse relever un seul signe rappelant cet animal entre Assouan et le Delta, dans les nombreux temples qui existent dans cette partie égyptienne de la vallée du Nil.